
DEUXIÈME ANNÉE
N° 39
25 SEPTEMBRE 1947
TINTIN
NUMÉRO SPÉCIAL
24. PAGES
5,00 FRS
TINTIN A UN AN!
...et il grandira encore!...
HERGÉ.




Ce 24 septembre 1947.

DEMAIN, 25 septembre, Tintin aura un an. Le journal « Tintin », bien sûr, car notre héros — qui n'a pas d'âge (les véritables héros ne vieillissent point) — multiplie ses aventures à travers le monde depuis bientôt vingt ans.

Nous fêtons donc aujourd'hui, mes amis, par ce numéro spécial, le premier anniversaire de votre journal. Car « Tintin » est votre journal, n'est-ce-pas? Et je voudrais, à cette occasion, vous remercier pour la sympathie que vous nous avez témoignée dès le premier numéro.

Rappelez-vous votre joie, voici un an, lorsque vous avez appris, par voie d'affiches, que votre ami Tintin allait paraître, chaque semaine, au cœur d'un journal qui porterait son nom. Rappelez-vous votre enthousiasme lorsque le nom de Tintin apparut sur les écrans de nos cinémas, en même temps que la mystérieuse histoire de « Pinocchio ».

Depuis, que de chemin parcouru! Les séances hebdomadaires sur l'onde de Radio-Luxembourg, le nombre de pages augmenté, l'organisation du Club, la diffusion de l'insigne, les messages secrets, les concours, l'inoubliable matinée du Cirque Royal, le numéro spécial de Pâques, les histoires supplémentaires, les rubriques nouvelles, que sais-je encore !

Mais il est une chose dont je voudrais que vous vous rendiez compte : c'est de l'effort quotidien que les dessinateurs du journal doivent fournir pour vous donner, chaque jeudi, la suite des aventures extraordinaires de vos héros préférés. En effet, aucun de vous ne peut imaginer le travail que nécessite l'exécution des nombreux dessins qui paraissent dans ce journal.

Ceux de mes amis qui se montrent grincheux parce que les exploits de Teddy Bill, par exemple, durent être espacés, de quinze en quinze jours, durant quelques semaines, ou ceux qui ne comprirent pas que c'est avec regret que leur grand ami Hergé dut prendre un peu de repos et interrompre le captivant récit du « Temple du Soleil », ceux-là révèlent qu'ils sont de petits égoïstes et de petits ingrats.

Heureusement, ils forment le très petit nombre. Car la plupart d'entre vous nous envoient, chaque jour, en des lettres charmantes que je lis volontiers, leurs félicitations, leurs suggestions, leurs critiques aimables et des paroles d'amitié.

En ce jour anniversaire, je veux vous remercier, vous faire une demande et aussi une promesse. Vous remercier pour la sympathie dont vous nous entourez depuis un an. Vous demander de vous inscrire tous comme membres du Club afin de porter l'insigne fièrement. Et vous promettre d'améliorer encore le journal (par la publication d'un roman policier, notamment) et d'organiser, cet hiver, une grande réunion des amis de Tintin au Cirque Royal.

Ensemble, nous partons aujourd'hui, mes amis, à la découverte de nouvelles merveilles. Serrons-nous bien les mains !

Tintin



# MON COURRIER

*PILOU, La Hulpe.* — Mon garçon, quand on désire obtenir des réponses à tant de questions, on commence par être poli. Et si l'une ou l'autre histoire t'a « barbé », tu pourrais peut-être écrire plus gentiment que tu ne l'as pas aimée. A la réflexion, ne penses-tu pas comme moi ? Je répondrai donc à toutes tes questions lorsque tu voudras bien t'exprimer avec plus de courtoisie.

*CORNELIS ROGER, Koekelberg.* — Merci, mon cher Roger, pour tes deux dessins en couleurs qui sont très réussis (les fleurs, surtout). En ce qui concerne ton club, je ne puis en prendre la responsabilité, tu dois le comprendre. Mais tu peux toujours me demander conseil pour l'un ou l'autre point très précis. Tu peux aussi me soumettre tes manuscrits que je lirai volontiers et qui te seront rendus, puisque tu le souhaites. Si vous restez toujours de chics types, tout ne peut aller que de mieux en mieux.

*VAN DER AUWERA, Malines.* — Bien reçu ta réponse à mon message secret. Je note que tu feras ton possible pour te conformer strictement aux instructions que je donne tous les quinze jours, en deuxième page du journal, aux membres du Club.

*VAN WERVEKE DENISE, Eupen.* — Sans doute les garçons sont-ils un peu favorisés dans le journal. Mais est-ce notre faute s'ils sont les plus nombreux ? D'ailleurs, nous comptons beaucoup de filles parmi nos petites amies. Lis-tu les contes ? Certains ont été écrits spécialement pour vous. Milou t'envoie ses meilleurs vœux.

*FELDBERG ANDRE, Bruxelles.* — Heureux de te saluer comme membre du Club. Oui, nous avons beaucoup de projets, et notamment une matinée au Cirque et des séances de cinéma. Lis attentivement mes messages et tu seras renseigné sur toutes nos activités.

*TOCK A., Saint-Servais.* — Les examens ont marché ? Toutes mes félicitations. Tu es scout ? Bravo. Tu aimes notre journal plus que tous les autres ? Voilà qui prouve que tu as bon goût ! Pour la centième fois, je répète que « Tintin au Pays des Soviets » ne sera pas réédité avant longtemps. Et merci pour ta réponse au concours de légendes.

*JAKHIAN EDOUARD, Bruxelles.* — Non, Edgar Jacobs ne possède pas de voiture, mais tu peux toujours lui en offrir une ! Enfin un garçon qui adore la musique ! Et qui a une prédilection pour Chopin encore bien ! Voilà qui est très sympathique. Une petite confidence : l'auteur du « Secret de l'Espadon » adore, lui aussi, la musique. Milou, très respectueusement, te baise la main !

*CAVADINO PIERRE, Woluwe-St-Lambert.* — J'ignore le nom que tu voudrais connaître. Si tu veux avoir des renseignements au sujet du Club, adresse-toi directement au bureau du journal.

*HUGUIER MICHEL, Coxyde.* — Oui, « Le Secret de l'Espadon » paraîtra en album, très bientôt. Rassures-toi : tu en seras averti.

*BLEROT RENE, Verviers.* — Mon petit René, tes deux cartes (dont une était adressée à Milou) nous ont fait grand plaisir. C'est entendu : quand tu seras un grand garçon, tu partiras avec nous en voyage et nous vivrons ensemble de bien belles aventures. Nous te saluons tous amicalement.

**BONNE NOUVELLE**

Le recueil n° 1 de « Tintin » est en vente au prix de 69 frs. Il est présenté sous une élégante couverture cartonnée et groupe les premiers fascicules du journal.

**MEMBRES DU CLUB !**

vous qui connaissez déjà la joie de déchiffrer les messages secrets que vous adresse votre ami Tintin,

**LECTEURS DU JOURNAL !**

vous qui ne connaissez pas encore cette joie, voici que l'occasion vous est offerte de découvrir

**UN JEU PASSIONNANT : MESSAGES SECRETS**

contenant plusieurs grilles différentes qui vous permettront, cette fois, de correspondre secrètement entre vous.

Pour obtenir ce jeu, il suffit de verser la somme de quinze francs au C.C.P. n° 7756.52 de M. Dessicy, 64, rue Seutin, Bruxelles.

**Notre concours de la meilleure légende.**



TINTIN.
DESSIN N° 11.
**Légende primée :**
Le cochon : Il fait un froid de canard, ce matin. Ne trouvez-vous pas ?
Le canard : Oui, j'en ai la chair de poule.
**Envoi de :** Raymond Delmotte, de Tournai.

DESSIN N° 16.
Qui nous enverra la meilleure légende?




# TINTIN

*Administration, Rédaction et Publicité :* Bruxelles, 55, rue du Lombard.
*Editeur-Directeur :* Raymond LEBLANC
*Rédacteur en Chef :* André-D. FERNEZ
*Imprim. :* Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles


Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

| ABONN. | 3 mois | 6 mois | 1 an |
|---|---|---|---|
| *Belgique :* | 47 Frs B. | 90 Frs B. | 175 Frs B. |
| *France :* | 142 Frs F. | 275 Frs F. | 530 Frs F. |
| *Congo B. :* | 65 Frs B. | 125 Frs B. | 240 Frs B. |

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
*Pour la France :* à Tintin-Paris - Boîte Post. 14.
*Pour le Congo :* à Tintin-Congo - Boîte Post. 449

# LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

## RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY










































# Il était un petit prince

*(Conte Inédit)*

DANS un vieux château, il était un petit prince qui s'ennuyait beaucoup. On le nommait Patrice. Il ne voyait jamais son père, ni sa mère parce qu'ils n'avaient pas le temps de lui consacrer leurs loisirs.

Patrice jouait seul, en des chambres dorées, comme un triste oiseau en cage.

Un soir, après avoir passé une journée fort mélancolique, il perçut le chant d'une petite troupe d'enfants qui marchaient sur la route. Il éprouva soudain le désir de s'approcher d'eux, de leur parler.

Il courut vers la grille. Hélas ! lorsqu'il l'atteignit, les derniers de la bande s'éloignaient déjà sans le voir.

Le petit prince se mit à pleurer silencieusement, mais, soudain, il entendit qu'une branche craquait derrière lui; il se retourna. Accroupi parmi les feuilles, un enfant penchait la tête vers le sol.

— Hé ! petit, lui cria-t-il, que fais-tu là ?

La tête de l'enfant se leva et Patrice vit alors que le jeune inconnu lui ressemblait comme un frère.

— Je rattache les cordons de ma chaussure dit le garçon. Nous revenons d'une randonnée dans la forêt. Mais toi... qui es-tu pour être paré de si beaux habits ?

— Je suis le prince, répondit Patrice.

— Oh ! fit l'enfant. Je salue respectueusement Votre Altesse.

— Point de cérémonie, je te prie ! Quel est ton nom ?

— On m'appelle Olivier, Monseigneur, Olivier Becker.

— Moi, mon nom est Patrice. Veux-tu être mon ami ?

— Votre ami ? Jamais je n'oserais...

— Je te le demande Olivier. Je suis si malheureux. Si tu savais comme on s'y ennuie tout seul !

— Monseigneur plaisante !... Combien de fois ai-je rêvé de me promener dans un château pareil.

— Eh bien, demain, après que la cloche de la chapelle aura sonné la fin de l'office, reviens à cette même place. Je te le montrerai.

— Entendu, dit Olivier.

Les deux enfants se serrèrent la main et se séparèrent, tandis que la cloche du château invitait le petit prince à se rendre dans une des salles pour le repas du soir.

Le lendemain, à l'heure dite, Olivier et Patrice se retrouvaient. Tandis qu'ils traversaient ensemble les pelouses gorgées de soleil, le petit prince ne cessait de regarder son nouveau compagnon.

— Comme tu me ressembles ! dit-il enfin.

— Vous ressembler ! Mais regardez donc vos atours et voyez les hardes qui me couvrent.

— Je ne parle pas de tes vêtements, Olivier, mais de ton visage. Tu as les mêmes yeux, le même front, le même nez que moi.

— Mais c'est vrai, ma foi ! reconnut Olivier. Votre Altesse, il me vient une idée !... Si nous échangions nos habits, rien qu'un moment ? Ne pensez-vous pas qu'il serait drôle de nous contempler tous les deux dans le costume de l'autre ?...

— En effet, dit le prince en riant. Je n'y avais pas pensé.

Ils n'attendirent pas plus longtemps pour mettre à exécution leur projet. Patrice conduisit son jeune hôte dans sa chambre. Vite, ils se dévêtirent. Et tandis que Patrice se couvrait des hardes du vagabond, Olivier se parait des atours resplendissants du prince.

— Monseigneur, dit Patrice à Olivier, je vous salue bien bas.

— Et moi, dit Olivier en prenant un air important, je vous permets, manant, de me baiser la main !

Leur nouvelle condition les enchantait tous deux.

Mais après un temps, fatigués de jouer, ils allèrent s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Dis-moi, Olivier, demanda Patrice, que font tes parents ?

— Je n'ai plus ma mère, répondit Olivier. Je vis avec mon père qui est forgeron... Papa n'aime pas les princes, ni les rois. Il dit que ce sont tous des fainéants... Oh ! c'est un brave homme, ajouta-t-il. Mais il est malheureux, vous comprenez. Moi non plus, je l'avoue, je n'aimais guère les princes avant de vous connaître. Mais d'avoir vu que vous étiez malheureux ici, ça m'a donné à réfléchir. Si on se connaissait mieux, on se détesterait moins !

Un moment, les deux enfants demeurèrent silencieux. Mais il y avait tant de soleil sur les pelouses du parc, qu'ils ne résistèrent pas longtemps au désir de regagner le plein air.

Ils descendirent par le grand escalier seigneurial, avec des rires et des cris, si bien que l'attention des serviteurs du château fut bientôt éveillée. Au moment où ils atteignirent le grand perron, le vieux précepteur du prince se dressa devant eux.

— Que signifie ce tapage ? s'écria-t-il en s'adressant à Olivier. Voilà une heure que nous cherchons Votre Altesse ! Et me direz-vous ce que fait, ici, ce petit vagabond ? ajouta-t-il en montrant Patrice. Le connaissez-vous, Monseigneur ?

Les deux enfants se regardèrent en souriant. Ainsi le précepteur lui-même ne reconnaissait point son élève. La supercherie était trop belle pour ne pas en profiter.

— C'est un ami, répondit crânement Olivier.

— Mais rassurez-vous, Monsieur, intervint Patrice, très poliment, je me retire.

Et, sous les regards ahuris du précepteur, Patrice disparut vers les feuillages du parc, tandis qu'Olivier, petit prince pour rire, entrait dans la seigneuriale demeure.

Cependant, dans le pays, la révolte grondait. Le peuple murmurait contre le roi. Au village, Thomas Becker, le forgeron, réunissait chaque soir, quelques-uns de ses amis, parmi lesquels Simon George, le charron, et Herbet Vilain, le maréchal-ferrant, afin de discuter de l'imminente révolution. Un matin, sur les murs du château, un serviteur découvrait cette inscription lapidaire : « Mort aux tyrans ! »

Malgré la surveillance accrue, les deux enfants continuaient de se voir dans le plus grand secret.

Un soir, Patrice arriva au rendez-vous, le visage inquiet.

— Il faut absolument, dit-il à son compagnon, que tu quittes le château. Ton père et ses complices ont décidé, aujourd'hui, de t'enlever comme otage. Ils parlent même de pendre le prince.

— Dans ce cas, dit Olivier, ne restez pas ici. Il ne faut pas que vous tombiez en leurs mains.

— Mais te rends-tu compte, malheureux, s'écria Patrice, que le prince, c'est toi, pour le moment ! Ecoute, mon ami, jusqu'ici, je t'ai permis toute licence. Mais aujourd'hui que le métier de prince comporte quelque risque, je revendique ma place.

— Et moi, Monseigneur, répondit Olivier, aujourd'hui que je vois mon prince en danger, je suis heureux de prendre sa place. Sa vie est plus précieuse que la mienne. Fuyez !

Patrice ne savait plus que faire. Pouvait-il sacrifier la liberté, la vie peut-être, de son compagnon ? Comme Olivier le pressait de rentrer à la forge pour ne pas éveiller les soupçons, il dit, enfin :

— Eh bien, soit ! Je m'en vais retrouver ton père. Je le dissuaderai de toucher à un seul des cheveux du prince. Et, s'il refuse de se rendre à mes raisons, je n'hésiterai pas à faire mon devoir. Adieu.

En rentrant à la forge, Patrice entendit, dans l'arrière-cuisine, les révolutionnaires qui se disputaient bruyamment.

Il attendit qu'ils eussent quitté la maison pour aborder Becker.

— Père, s'écria-t-il, vous n'allez pas faire mourir le prince ?

— Eh ! de quoi te mêles-tu, galopin, dit le forgeron. Tu devrais être dans ton lit depuis longtemps.

— J'ai tout entendu, dit Patrice.

— Eh bien, reprit alors Becker, si tu as tout entendu, sache aussi que nous avons l'intention de le pendre, haut et court, afin que le roi médite un peu sur la misère du peuple.

— Oh ! père, s'écria Patrice, pourquoi feriez-vous à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on me fît à moi-même ?

— Eh ! ce n'est pas la même chose, nigaud, hurla le forgeron. Toi, tu n'es qu'un petit vagabond, victime de toutes les injustices !... Et puis, laisse-moi ! Tu ne sais pas ce que tu racontes !

Les choses en restèrent là. Patrice ne dormit guère. Il était décidé, si les événements se gâtaient, à intervenir énergiquement.

Il fut réveillé, le lendemain matin, par des bruits de voix. Soudain, l'un des hommes qui se trouvaient là (le jeune garçon crut reconnaître la voix du charron), déclara :

— Le petit prince repose en ce moment dans ma cave, soigneusement ligoté. Il faut qu'il soit pendu sur la place, aujourd'hui même...

Patrice, dans son lit, crut qu'il allait défaillir. Ainsi Olivier avait été enlevé ! La colère et l'indignation lui montèrent au cœur. A peine les conspirateurs avaient-ils disparu, qu'il courut rejoindre Becker.

— Déjà levé ? lui demanda « son » père en l'embrassant.

— Oui, déjà levé. Et vous aussi, il me semble !

— Je vais chez Simon George. Il m'attend, ce matin, sans faute.

Ce disant, le forgeron ouvrit la porte pour sortir. Alors Patrice rassemblant tout son courage, lui cria :

— Thomas Becker, arrêtez ! Vous allez faire pendre votre fils !

L'homme, interdit, demeura immobile un moment. Puis, il regarda Patrice dans les yeux.

— Décidément, tu es fou, dit-il. Depuis quand appelles-tu ton père Thomas Becker ? Et qui parle de pendre mon fils ?

— Non, je ne suis pas fou, répondit Patrice. L'enfant qui gît, en ce moment, enchaîné, dans la cave du charron, ce n'est pas le prince, mais votre fils Olivier. Et le prince, c'est moi.

Un tremblement de terre n'eut pas provoqué dans l'esprit de Thomas Becker plus de stupeur.

— Voyons, dit-il après s'être ressaisi, tu me dis cela pour me faire hésiter ! Tu profites de la ressemblance physique qui existe entre le prince et toi ! Mais si celui qui est là-bas était mon fils, il le crierait ! Il ne se sacrifierait pas pour un prince qu'il ne connaît point !

— Il le connaît, Thomas Becker, répliqua Patrice. Olivier et moi sommes amis. Rien ne pourrait briser notre mutuelle affection.

Le forgeron sentait que sa conviction commençait à faiblir. Cependant, il ne voulait pas encore se rendre aux affirmations de Patrice.

— Donne-moi au moins une preuve de ce que tu avances, lui dit-il.

Alors le prince lui demanda :

— Votre fils Olivier porte-t-il sur l'épaule gauche une tache noire qui ne s'est jamais effacée depuis sa naissance ? Non ?... Eh bien, regardez ! Voyez cette tache.

Le forgeron, bouleversé, examina l'épaule que Patrice venait de découvrir.

— Ceci ne me convainc qu'à demi, déclara-t-il. Qui me dit que cette tache ne t'est pas venue à mon insu ? Mais je me souviens, à présent, qu'Olivier porte une cicatrice au genou droit. Montre-moi ton genou.

Patrice montra son genou au forgeron : il n'y paraissait nulle trace de cicatrice. Cette fois, Thomas Becker ne pouvait plus douter. L'enfant qui se trouvait devant lui était le prince lui-même.

— Venez avec moi, Monseigneur, dit-il à Patrice. Nous allons sur-le-champ, nous rendre chez le charron.

Ils y trouvèrent Olivier, assis sur le sol humide d'une cave, les vêtements en lambeaux.

Dès qu'il aperçut son père, le jeune garçon eut un mouvement vers lui qui l'eût sans doute trahi, si déjà Thomas Becker n'avait été mis au courant de la situation.

— Ne crains rien, Olivier, lui dit Patrice, j'ai tout avoué à ton père. Maintenant, je suis en son pouvoir.

— Père, dit alors Olivier, vous n'allez pas laisser pendre le prince ? C'est lui qui me sauve la vie, ne l'oubliez pas !

Jamais le forgeron n'avait été aussi troublé. L'amitié qui unissait les deux enfants le touchait au plus haut point. Toute sa colère contre le fils du roi s'était dissipée en un instant, depuis qu'il avait découvert le chevaleresque enfant que c'était. Mais comment le sauver ?

— Qu'allons-nous faire ? demanda Olivier.

— Tout d'abord, vous allez échanger vos vêtements à nouveau, dit Thomas Becker. Monseigneur, vêtu de son pourpoint, demeurera ici à nous attendre. Toi, Olivier, reviens à la maison. Lorsque tombera la nuit, tu viendras par le soupirail passer de vieux vêtements au prince. Ainsi pourra-t-il prendre la fuite avec toi.

En quelques secondes, Patrice eut revêtu son habit princier. Déjà Thomas Becker entraînait son fils vers la porte.

Sitôt rentré à la forge, Olivier chercha de vieilles hardes pour Patrice. Lorsqu'il se présenta, le soir, à l'entrée du soupirail, derrière la maison du charron, il s'assura que personne ne l'observait, puis il colla sa bouche au barreaux et appela.

Point de réponse. Il appela de nouveau d'une voix plus forte :

— Monseigneur, êtes-vous là ? C'est Olivier !

Mais le prince ne répondait toujours pas. Olivier regarda dans la cave. Le souterrain était vide.

— Malédiction ! s'écria-t-il. Ils l'ont enlevé.

Déjà la nuit tombait; quelques lanternes se balançaient aux façades. Olivier, qui s'était relevé, remarqua la lueur de torches qui flambaient, au loin, sur la place du marché.

Il se mit à courir et aperçut bientôt Patrice dont le pourpoint et la chemise avaient été arrachés. Un nœud de chanvre s'enroulait autour de son cou, comme un collier.

Eperdu, le jeune garçon bouscula les gens pressés autour du gibet, afin d'aborder le charron qui hâtait les préparatifs de mort.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Le garçon que voilà n'est pas le prince, mais le fils de Thomas Becker ! Le prince, c'est moi.

Une rumeur monta de la foule. Olivier venait d'atteindre la potence. Il se plaça à la droite de Patrice et, pour mieux accuser sa ressemblance avec le prince, arracha sa chemise. Alors la confusion fut extrême. Les deux enfants offraient une ressemblance absolue.

Ce que souhaitait Olivier, c'était que l'on gagnât du temps. Il savait que le roi, averti de l'enlèvement de son fils, avait envoyé ses troupes d'élite pour étouffer la révolte.

— Si vous ne me croyez pas, poursuivit-il, faites chercher Thomas Becker : lui vous dira la vérité.

Bientôt, le forgeron arriva sur la place. Lorsqu'il vit son fils et le prince près de la potence, l'angoisse qui l'étreignit fut immense.

— Thomas Becker, lui dit alors Olivier en le regardant jusqu'au fond des yeux, dites à ces gens lequel de nous deux est votre fils. Votre témoignage ne peut être suspect, car vous haïssez le prince ! Est-ce celui qui garde au genou une cicatrice ?

— Oui, allait répondre le forgeron qui venait de reconnaître la voix de son fils. Mais le regard d'Olivier était si impérieux qu'il hésita. S'il disait la vérité, il perdrait à tout jamais l'estime du jeune homme. Mais s'il consentait à mentir, comme Olivier le lui suggérait du regard, c'était son enfant même qu'il perdrait. Alors, il fit appel à tout son courage. Il se signa pour donner plus de prix à la déclaration qu'il allait faire. Et d'une voix brisée, il dit :

— Mon fils, c'est celui qui ne porte pas...

Il n'eut pas le temps d'achever « ... de cicatrice », car un peloton de cavalerie débouchait sur la place du marché.

— La cavalerie du roi ! hurlait-on de tous côtés.

Déjà les hommes d'armes sabraient dans la foule meurtrière, arrêtaient les chefs. Et les deux enfants, sauvés de la mort, tombaient dans les bras l'un de l'autre, tandis que Thomas Becker les serrait tous deux sur sa poitrine avec des larmes de bonheur.






VOTRE correspondance, mes amis, m'a suivi jusqu'au littoral, où j'ai passé mes vacances au milieu des pêcheurs. Que de paniers de crevettes nous avons récoltés ensemble... et, pendant le retour au port, tandis que mes amis cuisaient leur pêche, je pensais à vous et à notre cher TINTIN.

Si je vous dis celà, c'est que, précisément, l'un de vous, il y a quelque temps, me demandait si les bateaux de pêche sont toujours à voiles.

Il y a eu de grands changements dans ce domaine...

Avant la guerre de 1914-1918, tous nos pêcheurs utilisaient des voiliers, des barques de pêche disait-on communément. Il y en avait de divers genres : les « Panneschuiten » qui venaient s'échouer sur la plage de La Panne; les crevettiers de Nieuport, aux lignes rappelant les barques françaises; les ostendais; les bateaux de Blankenberghe, pointus aux deux bouts; et bien d'autres que je ne vous citerai pas pour ne pas vous ennuyer.

Après la guerre, le développement de la mécanique a permis de mettre au point de robustes moteurs Diesel, à huile lourde, dont la marche sûre et l'économie devaient rendre de grands services aux marins. Les jeunes pêcheurs, avides de progrès, accueillirent ces machines avec enthousiasme, malgré leur prix d'achat relativement élevé. Par contre, les vieux ne voulaient pas en entendre parler; mais, les pauvres ! Ils devaient apprendre à leurs dépens qu'il ne faut pas aller à l'encontre du progrès. Arrivant toujours les derniers au port, leurs poissons se vendaient moins facilement. De sorte que les plus rebelles durent sacrifier à la mode, et se résigner à faire placer un moteur sur leurs barques. Dès avant cette dernière guerre, il était presque impossible de trouver une barque de pêche qui ne fût « mixte ».

Durant la guerre, l'évolution fut très rapide. Les petits crevettiers d'une dizaine de mètres de long (voir dessin ci-dessous) ont complètement disparu. Les flottilles de Nieuport et d'Ostende se composent uniquement de petits chalutiers de 10 à 20 mètres de long, très relevés de l'avant. Ils portent deux mâts et, vers l'arrière, s'élève une cabine de pilotage. En mer, ils hissent souvent, à l'arrière, une petite voile aurique qui leur sert principalement à tenir leur position par rapport au vent. Quelquefois, par vent favorable, ils établissent également une grande voile et un foc pour aider leur moteur. Au port, les mâts servent surtout à suspendre les filets qui doivent sécher. Il faut reconnaître, en toute sincérité, que ces transformations n'ont rien enlevé au pittoresque de nos bateaux de pêche.

Les moteurs marins spécialement construits pour ces bateaux sont généralement des monocylindres à deux temps, bien qu'on rencontre parfois



d'autres types. Ils consomment tous du mazout. Leur puissance est d'une cinquantaine de chevaux, ce qui donne une vitesse de 14 à 18 kilomètres-heure.

La capacité de ces bateaux va de 4 à 10 tonnes. Ils sortent le matin, de très bonne heure, et rentrent dans le courant de la journée. Mais, en même temps que les petites unités disparaissent, se développe beaucoup la grande pêche : les gros chalutiers qui s'aventurent sur les bancs d'Islande, et rapportent, après plusieurs semaines d'absence, un chargement de 40 à 100 tonnes de poissons de toutes sortes. J'aurai certainement l'occasion de vous en reparler... si vous en manifestez le désir.



# LE MYSTÈRE DE L'INCA



AU fait, ce mystérieux Inca du « Temple du Soleil », qui se cacherait encore dans un coin oublié de la Cordillière des Andes au fond du Pérou — qu'en est-il? Simple invention de Hergé?

Hé! Hé! Pas tant que cela. Car il y a eu des Incas.

Voici ce qu'en dit l'histoire.

Au printemps de 1532, un aventurier espagnol parti de Panama, pénétra dans le Pérou avec 168 soldats dont trois avaient une arquebuse, et 67 cavaliers. L'aventurier était Pizarro. Il devait être suivi par un autre, le vieux Almagro avec 150 hommes. Il n'en fallut pas davantage pour conquérir un pays grand comme cinquante fois la Belgique et peuplé de millions d'habitants indiens.

Ces habitants étonnèrent les Espagnols. Ils étaient très civilisés. Ils pratiquaient un socialisme paisible et complet. Pas de propriété privée. Tout appartenait au Dieu-Soleil et à l'Inca, fils du Soleil et roi tout-puissant.

L'Inca était alors Atahualpa, fils de Hahuaynacapac et descendant de Mancocapac. Il avait usurpé le trône de son frère Huascar.

Pizarro s'avança par de belles routes où chevauchaient des lamas, dans un pays merveilleusement cultivé et manifestement riche en or et en argent — de quoi affoler complètement les Espagnols.

Ceux-ci tendirent un piège à l'Inca. Ils le laissèrent venir à leur rencontre dans une litière somptueuse, ils le firent prisonnier puis le massacrèrent. Ils couronnèrent un jeune fils de Huascar mais, après s'être servi de lui, ils le laissèrent mourir. Ils arrivèrent ainsi dans la capitale : Cuzco — et non encore Lima — où ils crurent s"évanouir d'admiration tant la ville était belle et vaste. Le temple du Soleil rutilait d'or et le palais des rois aussi. Ils volèrent tout l'or qu'ils y trouvèrent, ils ne respectèrent même pas les cadavres momifiés des anciens Incas assis sur des trônes d'or. Leur âpreté au gain faillit leur coûter cher car ils se disputèrent entre eux. Il y eut des massacres et les Péruviens se soulevèrent. Mais les conquistadors — ou conquérants — espagnols restèrent maîtres du pays. Ils s'y installèrent, y fondèrent des familles et traitèrent les indigènes avec une grande brutalité. Les missionnaires essayèrent d'adoucir le sort des malheureux Indiens et, parmi ces missionnaires, il y eut des Belges qui jouèrent un grand rôle.

Mais tandis que les descendants des Espagnols occupaient les points importants du pays, des Indiens de la race royale conservèrent longtemps leurs traditions — et même leur culte — dans les régions presque inaccessibles des hautes montagnes des Andes.

C'est égal. On comprend la question étonnée que Tintin a posée à Zorrino :

— L'Inca ? Il y aurait donc encore un Inca ?



J'ai étudié l'histoire et je l'enseigne. Mais j'ai été aussi étonné que Tintin quand j'ai appris cette nouvelle.

Entre nous, je reste sceptique.

Non, non, je ne crois pas qu'il y ait encore un fils du Dieu-Soleil qui règnerait en secret... je ne peux le croire.

Peut-être en apprendrons-nous davantage d'ici peu. Pour être sincère, j'avoue que je suis tout de même assez curieux...

J. S.

# MONSIEUR *Stephi* LE MAGICIEN



*Pierrot, désespéré, se lamente avec éclat...*



*Car il lui est désormais impossible de toucher sa douce Colombine.*



*— Autant en finir tout de suite !*
*Pierrot nourrit de noirs desseins contre lui-même.*

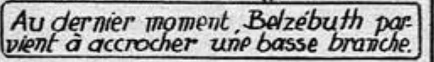


*Mais une bonne fée survient, qui veut protéger Pierrot et Colombine.*
*— Hé, Pierrot, ne jette pas ta poudre aux moineaux !*

# L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER

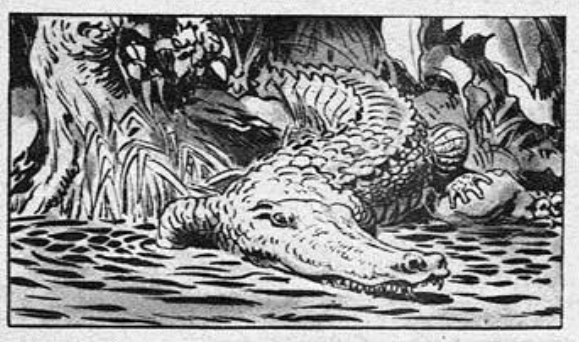








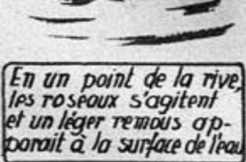




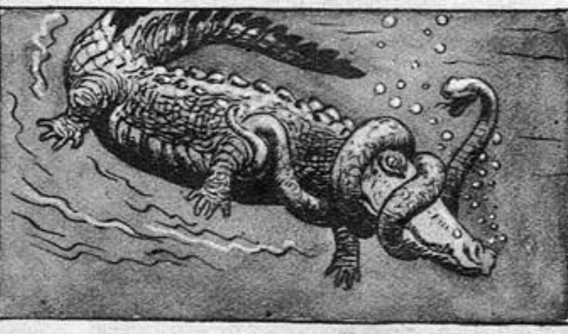





















(A suivre.)





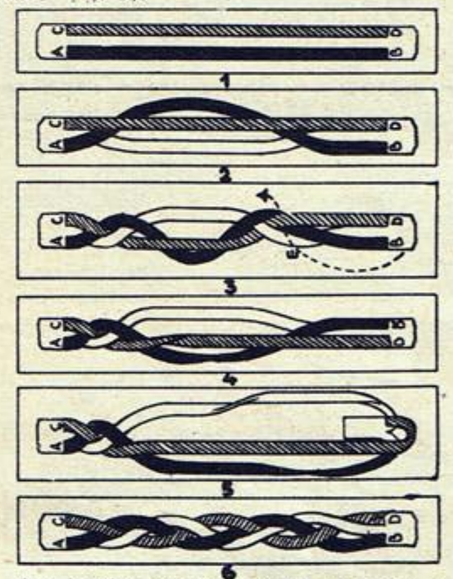


*Mon cher Caméléon,*

*JE vais t'indiquer aujourd'hui la manière de réaliser une solide courroie tressée.*

*Prends une lanière de cuir dans laquelle tu pratiqueras deux fentes longitudinales, l'une de A à B, l'autre de C à D (fig. 1).*

*Prends ensuite la bande blanche, glisse-la par dessus celle qui est ombrée et sous la noire (fig. 3).*




*Les bandes commenceront à se mêler; ne t'inquiètes pas et démêles patiemment. Prends le bout D B et pousse-le entre les bandes, en E (fig. 3 et 4). La fig. 5 montre la nouvelle disposition des bandes. Prends le bout inférieur (fig. 5) et fais-le passer entre la bande blanche et celle qui est ombrée.*

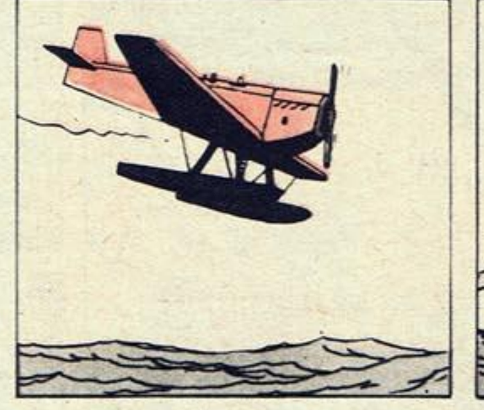
*Continue à tresser aussi loin que le permettra la longueur de ta lanière.*

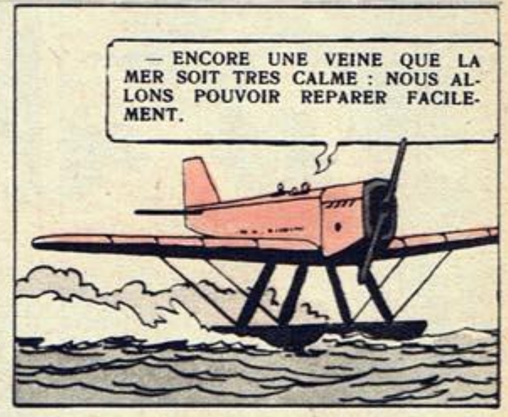
*Tu auras alors une courroie tressée, comme l'indique la fig. 6.*

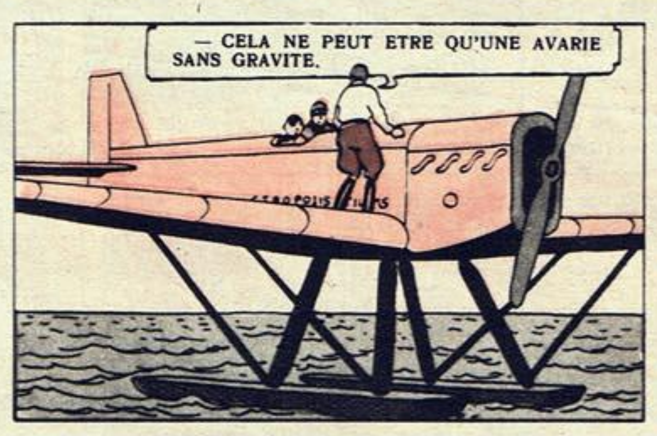
*On peut se servir de ces tresses comme colliers pour chiens, comme cordelière à chapeau, comme ceinture, etc...*

*Bien à toi,*

*BISON SERVIABLE.*

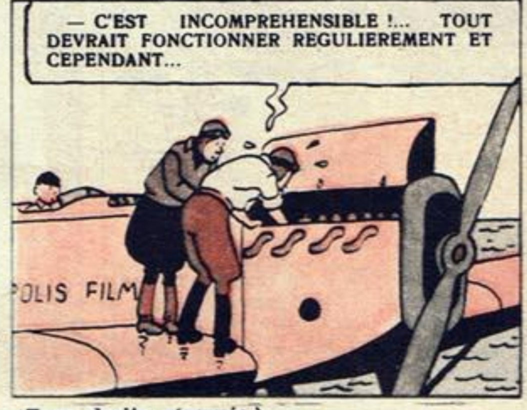


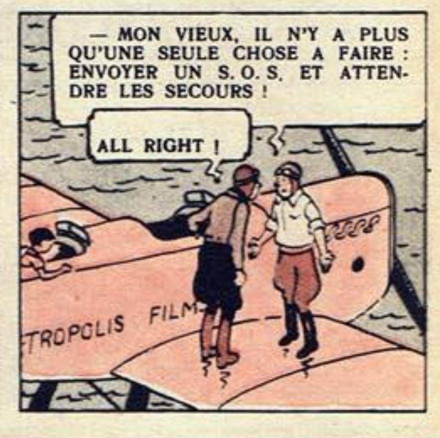














Mes chers amis,

EN rentrant de mes vacances, qui furent excellentes et que je passai en compagnie du Capitaine Haddock et du Major Wings, j'ai trouvé un volumineux courrier. Vous me demandez de vous parler de tellement de sujets divers que je ne sais par où commencer. D'autant plus que, pendant les vacances, j'ai négligé les amateurs de bricolage à la maison. Certains m'ont, pourtant, écrit des lettres bien intéressantes, entre autres G. De Meester, de Destelbergen, qui déclare : « Puisque je vois que M. Tournesol en est pour le moment aux postes à galène (c'était au mois de juin), je me permets de lui donner ce petit renseignement : on peut très bien construire un poste en ne possédant que les quatre pièces suivantes :

1°) une paire d'écouteurs;

2°) un détecteur à galène;

3°) une self;

4°) une prise domino.

En voici le montage (voir figure ci-contre).

J'ai des écouteurs avec casque provenant de l'armée allemande, d'une résistance totale de 4.000 ohms. Ils conviennent très bien. On les trouve actuellement d'occasion dans certains magasins (ou au Vieux Marché) pour un prix variant de 65 à 85 fr.

Quant à l'antenne, pour ceux qui ne possèdent pas une antenne aérienne sur leur toit, qu'ils se contentent d'un fil de cuivre tendu entre deux piquets plantés à l'extérieur; cela donne de très bons résultats; une conduite de chauffage central convient aussi. Pour la prise de terre, on peut utiliser une conduite d'eau intérieure ou bien une gouttière.

Je me suis intéressé pendant toute la guerre aux postes à galène et à accus. J'ai toujours obtenu d'excellents résultats avec le système à prise-domino. Il est surtout intéressant pour ceux qui ne disposent pas de beaucoup d'argent et qui dé-

# ... DU MYSTÈRE

## ...Jo, Zette et Jocko
























(A suivre.)




## IT'S ONLY A GAME !

*Je ne sais pas, mes chers amis, si vous connaissez Wiltz.*

*Cette petite cité qui ressemble un peu à Thuin, en ce sens qu'elle aussi comporte une « ville haute » et une « ville basse », est une des plus jolies et des plus pittoresques du Grand-Duché de Luxembourg.*

*En outre, c'est un véritable paradis pour les scouts qui y ont toujours été accueillis avec plus d'enthousiasme et plus de cordialité que partout ailleurs.*

*Eh bien ! je me trouvais à Wiltz il y a quelques semaines et, remontant à pied les collines raides qui entourent la ville, j'arrivai devant une pauvre petite maison, située aux confins de la charmante cité. De là on embrasse un horizon immense, mouvementé et sauvage. Scellée dans le mur, une plaque de bronze avertit le passant que dans cette humble maisonnette naquit François Faber qui fut avec Nicolas Frantz — et bien avant lui — le plus célèbre des coureurs luxembourgeois, l'un et l'autre ayant remporté cette épreuve prestigieuse entre toutes : le Tour de France !*

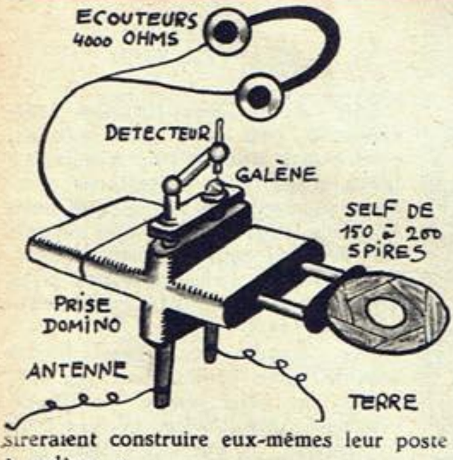
*Je poursuivis ma promenade, puis m'asseyant au bord de la route, je dépliai mon journal. Une photo reproduite en première page montrait le président Truman inaugurant un mémorial en souvenir d'un des meilleurs joueurs de « base-ball » américains.*

*Et je me rappelai alors les paroles prononcées par l'écrivain français Malherbe, il y a plus de trois cents ans : « Un bon poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles. »*

*En l'an 1600 une telle opinion devait faire rire aux éclats et il est certain que personne, à commencer par Malherbe lui-même, ne la prenait au sérieux. Mais qui donc oserait encore en sourire à notre époque atomique où l'on cimente des plaques commémoratives en souvenir des joueurs de base-ball et des coureurs cyclistes ?*

*(A suivre.)*

*E. T.*




siraient construire eux-mêmes leur poste à galène. »

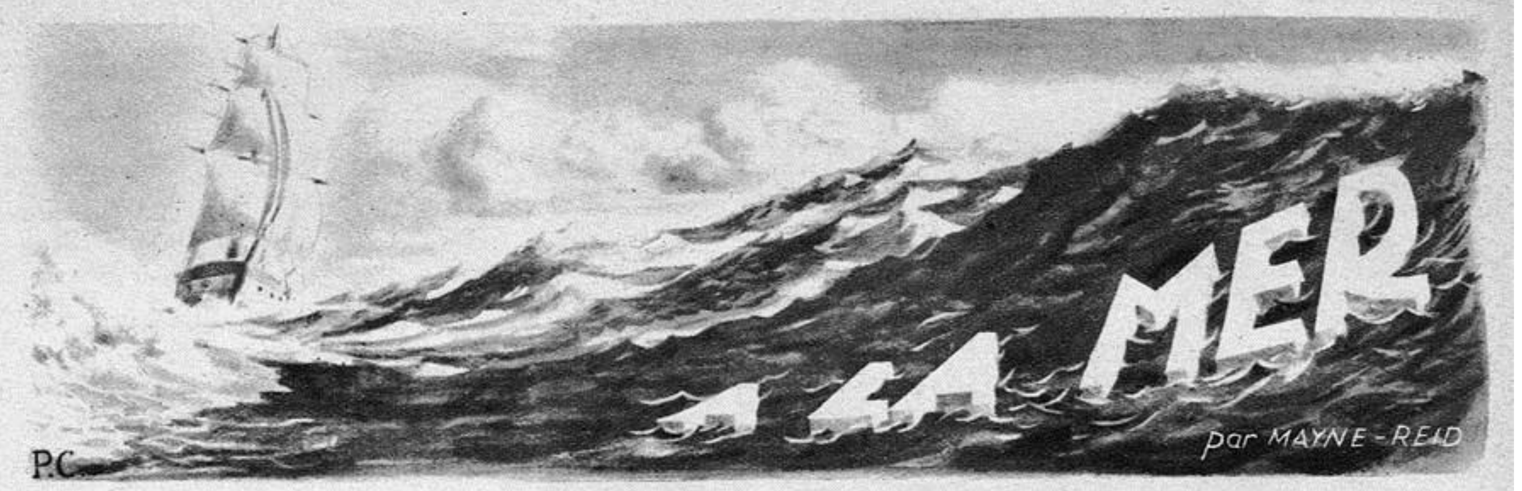
Personnellement, le petit poste de G. De Meester, dont tous les organes sont reliés « en parallèle », me surprend un peu. Mais le plus grand savant ne doit-il pas s'incliner devant l'expérience ? Une chose est certaine, en tous cas, c'est que les connexions de ce poste sont parfaites et particulièrement courtes, ce qui constitue une qualité primordiale en radio; autre qualité non moins importante, c'est le bon isolement dû à la bakélite de la prise-domino.

A mon tour de suggérer à G. De Meester un nouveau perfectionnement. Pour ne pas devoir tenir en mains le « poste domino », il serait possible, et peu coûteux, de le planter simplement dans une prise de courant en bakélite posée sur une table, et qui servirait de support, d'« embase » à l'ensemble; l'antenne et la prise de terre y seraient d'ailleurs reliées d'une façon plus normale.

Qui va dire mieux ? Je propose aux chercheurs sans-filistes, amis de Tintin, de se mettre au travail pour le développement et le perfectionnement du petit « poste-domino » créé par notre aimable correspondant. Ce sera très intéressant, et cela ne vous coûtera pas bien cher. Faites-moi part des résultats obtenus; envoyez-moi vos schémas et même des photos. Les réalisations originales qui donneront les meilleurs résultats seront publiées ici.

Au travail, mes amis.






Q U'EST-CE qu'il y a, lui demandai-je ?

— Mauvaise nouvelle, petit Will ! Mauvaise nouvelle !

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— La provision d'eau est épuisée.

*RESUME. — Le jeune Will s'est engagé comme mousse à bord de « la Pandore ». Il s'aperçoit bientôt avec terreur, qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un plein chargement d'esclaves noirs, sur la côte de Guinée, « la Pandore » met le cap vers l'Amérique du Sud. Mais une découverte provoque bientôt la la consternation à bord : la provision d'eau est presque épuisée...*

## CHAPITRE XLIII

L'impression que je ressentis de cette réponse laconique ne fut pas aussi vive qu'elle l'aurait été si j'avais eu plus d'expérience de la vie maritime; peut-être même n'y aurais-je pas fait attention, si je n'avais été frappé des regards inquiets de toutes les personnes dont j'étais entouré. Je n'éprouvai d'abord qu'une vague surprise en entendant la réponse de Ben, mais je ne tardai pas à comprendre toute la portée de ces paroles : « la provision d'eau est épuisée ».

Peut-être ne comprenez-vous pas tout ce qu'il y avait de terrible dans ces mots qui vous paraissent bien simples; mais ils voulaient dire que l'eau douce allait manquer sur *la Pandore*, que les tonneaux étaient vides, et que nous étions au milieu de l'Océan; qu'il nous faudrait des semaines pour atteindre la côte, et que, par le soleil dévorant des tropiques, il ne se passerait pas plus de huit jours avant que nous fussions morts de soif. Ainsi nous étions tous condamnés à périr : blancs et noirs, tyrans et victimes, innocents et coupables, devaient avoir la même destinée et s'éteindre au milieu des mêmes tortures.

Voilà ce que signifiaient les paroles que Ben Brace m'avait dites. Je comprenais maintenant l'inquiétude et l'agitation qui régnaient sur *la Pandore;* je pris une part active aux recherches que l'on faisait dans la cale, et j'attendis le résultat de nos découvertes avec une anxiété non moins poignante que celle de mes compagnons.

Il n'était pas encore bien sûr que tous les tonneaux fussent vides; effectivement, le plus grand nombre était rempli, et toutes les appréhensions auraient été calmées, s'il ne s'était agi que de constater la plénitude des barriques.

Mais de quoi étaient-elles pleines? Etait-ce de l'eau douce qu'elles renfermaient jusqu'à la bonde ? Non, c'était de l'eau de mer, de l'eau salée qu'il est impossible de boire; découverte effrayante et qui, néanmoins, s'expliquait facilement. J'ai dit, on s'en souvient, que les futailles avaient été remplies d'eau de mer pour servir de lest pendant la première partie du voyage de *la Pandore*. Une fois en Afrique, on avait dû vider les tonnes et remplacer leur contenu par de l'eau douce, puisée dans la rivière; c'est malheureusement ce qui n'avait pas été fait d'une manière rigoureuse.

Ni le capitaine, ni le contremaître, n'avaient surveillé cette opération importante; ils ne s'étaient occupés que de leur trafic et de leurs orgies avec le roi Dingo, et les hommes de l'équipage à qui la besogne avait été confiée, se trouvant presque toujours ivres, n'avaient rempli qu'aux deux tiers les futailles qui avaient été vidées, et avaient laissé les trois quarts des tonneaux tels qu'on les avait apportés. Ils alléguaient aujourd'hui qu'on leur avait affirmé que ces futailles étaient remplies d'eau douce, et nommaient les personnes qui le leur avaient dit; celles-ci à leur tour niaient énergiquement qu'elles eussent jamais rien avancé de pareil. Les récriminations et les démentis s'échangeaient au milieu d'un torrent d'injures : et ces querelles, de plus en plus vives, dominées par les blasphèmes du capitaine et de son lieutenant, donnaient au pont du négrier l'aspect et le caractère d'une région infernale.

Le principal motif de cette coupable erreur était l'apparition du vaisseau de guerre, tout l'équipage le savait bien : sans l'arrivée soudaine du croiseur, il est certain que les matelots, en dépit de leur ivresse, auraient terminé leur besogne; mais la nécessité de fuir avait fait oublier les barriques, et l'on n'avait pensé qu'à terminer le chargement de *la Pandore* et à quitter la rivière aussi vite que possible.

Au fond, c'était le capitaine qui était l'auteur de cette calamité; il n'avait pas donné le temps à l'équipage de compléter la provision d'eau, et il est certain qu'il lui était impossible d'agir autrement sans perdre à la fois sa cargaison et son navire.

Mais si plus tard il avait songé aux futailles, s'il les avait examinées, il aurait découvert l'insuffisance de leur contenu à une époque où il pouvait revenir à la côte et se procurer l'eau nécessaire : il aurait pu, en diminuant la consommation du précieux liquide, prévenir l'affreuse extrémité à laquelle nous nous trouvions réduits. Personne n'avait été rationné depuis le commencement du voyage, et l'eau avait été prodiguée avec autant d'imprévoyance que si nous eussions navigué sur un lac.

J'attendais, avec de tristes pressentiments, le résultat des recherches qui se poursuivaient à fond de cale. Toutes les barriques avaient été jaugées; Ben Brace, qui avait présidé à cette opération, vint faire son rapport au capitaine en présence de tout l'équipage; l'effet de ses paroles fut celui d'un coup de foudre : il n'y avait à bord que deux futailles qui continssent de l'eau douce, et toutes les deux n'étaient qu'à moitié pleines !



**Corpo di Bacco, reprit un Napolitain, ce zera oune grande noyade...**

## CHAPITE XLIV

Oui, deux demi-futailles faisaient à peu près cent gallons, c'est-à-dire quatre cent cinquante litres d'eau pour désaltérer pendant plusieurs semaines quarante hommes d'équipage et une cargaison de cinq cents nègres ! C'était tout au plus ce qu'il fallait pour un jour : encore cette ration eût-elle été insuffisante.

Les paroles de Ben Brace avaient donc produit sur les matelots un effet qu'on s'explique aisément; jusqu'alors, malgré leur inquiétude, ils avaient espéré que l'on trouverait quelques barriques d'eau douce parmi celles dont la pesanteur annonçait qu'elles étaient pleines; mais chacune de ces futailles avait été soigneusement examinée, plusieurs mem-

bres de l'équipage avaient goûté l'eau amère qui s'y trouvait contenue, on savait maintenant la vérité, l'illusion n'était plus permise, et un profond désespoir résultait de cette affreuse certitude.

La douleur de ces malheureux, qui se voyaient condamnés à une mort effroyable, s'exprima par une explosion de rage qui ne respecta même pas le capitaine et le contremaître; la discipline était complètement anéantie; les injures, les menaces et les blasphèmes s'échangeaient avec fureur, sans distinction de rang et de personne.

Puis la colère s'éteignit peu à peu, et tous ces hommes, après s'être accusés mutuellement et avoir maudit leurs chefs, redevinrent meilleurs les uns envers les autres; ils sentaient le besoin de se rallier en face du fléau qui les accablait tous, et chacun, au milieu du silence général, proposa les mesures que lui suggéraient les circonstances.

La première idée qui vint à tout le monde fut que dorénavant l'eau devait être mesurée avec une parcimonie rigoureuse; il ne s'agissait plus que de déterminer la quantité d'eau qui serait donnée à chacun, de savoir à quel moment se ferait la distribution et combien de fois elle pourrait se renouveler dans l'espace de temps que nous mettrions pour atteindre le rivage. Tout le monde avait le plus grand intérêt à ce que le problème fût résolu avec exactitude; si la ration quotidienne excédait la mesure qu'il était possible de fournir avec nos faibles ressources, le précieux liquide serait épuisé avant qu'on pût s'en procurer d'autre, et l'équipage n'en périrait pas moins. Combien quatre cent cinquante litres pouvaient-ils nous durer ? ou plutôt quelle était la quantité de boisson qu'ils permettraient de distribuer à chacun d'entre nous ! La question n'était pas difficile à résoudre; l'équipage se composait de quarante hommes y compris les officiers, car dans cet instant critique le gouvernement de *la Pandore* avait pris tout à coup la forme républicaine; dorénavant le skipper et le contremaître devaient partager les privations du dernier des matelots et vivre avec lui sur le pied d'une égalité complète.

Il y avait donc quatre cent cinquante litres d'eau à partager entre quarante individus; cela faisait un peu plus de onze litres par tête, ce qui, pendant vingt jours, donnait une ration quotidienne de plus d'un demi-littre. Avec cela on pouvait vivre; après tout, la situation n'était pas aussi mauvaise qu'on l'avait cru d'abord. Il ne faudrait pas trois semaines pour arriver en Amérique; en supposant qu'il survînt une accalmie ou que le vent fût contraire, on diminuerait la ration de moitié; il suffisait d'un quart de litre pour empêcher de mourir; et chacun reprenait courage en face de cette perspective, beaucoup moins désolante qu'on ne l'avait cru d'abord. On pouvait rencontrer un navire et lui demander un supplément d'eau qu'il ne nous refuserait pas; d'ailleurs, à moins que ce fût un vaisseau de guerre, l'équipage de *la Pandore* était bien déterminé à rejoindre le premier bâtiment qu'il apercevrait, à lui demander quelques futailles d'eau douce, et à les prendre de force si on ne voulait pas les lui donner : peut-être même ne se serait-il pas borné en pareille occurrence à quelques barriques d'eau. Le capitaine et ses hommes se trouvaient dans une disposition d'esprit à tout braver; et il aurait fallu peu de chose pour que le négrier se transformât en pirate.



Qu'importait à l'équipage que les noirs mourussent de soif !...

Tel fut donc le résultat de cette délibération : chaque homme devait recevoir un demi-litre d'eau par jour; si les vents contraires, ou n'importe quel autre obstacle venaient retarder la marche du navire, on diminuerait cette ration quotidienne, et l'on ne donnerait plus qu'un verre d'eau à chacun, si cette mesure devenait indispensable.

## CHAPITRE XLV

Mais au milieu de tout cela, pas un mot n'avait été dit à l'égard des cinq cents infortunés qui languissaient dans l'entrepont. Pas une goutte d'eau ne leur avait été réservée; l'idée même n'en serait venue à personne, et quiconque en aurait fait la proposition eût été certainement tourné en ridicule.

Ce n'est qu'au moment où l'affaire venait d'être réglée, qu'un individu les rappela au souvenir de la masse : non pas qu'il intercédât en leur faveur; mais la pensée lui revenant tout à coup, il s'écria d'une voix railleuse :

— Tonnerre et tempête ! Qu'est-ce qu'on va faire des nègres ?

— C'est vrai, qu'est-ce qu'on en fera? vociférèrent plusieurs matelots enroués. Il n'y a pas d'eau pour eux; voilà qui est bien certain.

— La chose est bien simple, répondit un autre avec un sang-froid monstrueux: on les jettera par-dessus bord.

— Mille donnerres ? s'écria un Allemand féroce, qui parut enchanté de cette idée : c'être pien le meilleur blan qu'on buisse imaginer, nous bas mieux faire que te téparasser le nafire te cette enchance.

— Corpo di Bacco ! reprit un Napolitain, ce zera oune grande noyade, oun fameux patouillis autour de *la Pandora* !

Je ne saurais décrire les sentiments que j'éprouvais en écoutant cette conversation. Les hommes qui proféraient ces monstruosités parlaient sérieusement, tout en ayant l'air de plaisanter.

Je savais qu'ils étaient capables de tout : je m'attendais à chaque minute à voir leur projet adopté, et les cinq cents nègres lancés à la mer comme un chargement qui compromettrait la sûreté du navire.

Mais les bandits ne parvenaient pas à s'entendre.

Le capitaine d'ailleurs s'opposait vivement à la proposition, et, malgré l'esprit de révolte qui animait l'équipage, il conservait assez d'autorité pour maintenir son opinion. Les nègres, disait-il, périraient bien certainement, ce n'était qu'une différence de quelques jours; qu'importait à l'équipage que les noirs mourussent de soif au lieu d'être noyés? On les jetterait à la mer quand ils seraient morts. Pourquoi ne pas avoir un peu de patience ?

*(A suivre.)*


Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
Il faudrait tout de suite le frictionner à l'alcool, mais où en trouver?...Oh! il doit certainement en avoir un flacon dans sa poche-revolver...
Voilà !... J'en étais sûr.
Voyons ce que c'est...
Du whisky... Ça ira.
?
Attention, capitaine, pas trop vite!... Et ne buvez pas tout!...
Aaaaah!...Ça va mieux!...Tonnerre de Brest! quelle aventure!... Cette fois, j'ai bien cru que je me réveillerais au Paradis...
Là-haut, señores... Lamas pas morts...
Bon!...Hic...Ça va!... Je...je...je... vais les chercher!...
Non, non, capitaine! J'y vais...
Silence! mille sabords! ou j'éternue... C'est m-m-moi qui s-s-suis...hic...la c-c-cause de tout ce qui est arrivé... C'est moi qui...qui...hic...qui irai les chercher!
Mais...
Ici, espèces de mérinos mal peignés!...Ici!...
Quelle nouvelle catastrophe va-t-il encore déclancher?
Ici, bougres de zouaves!... Ici, mille sabords!... Ici!...
Bougres de phénomènes de tonnerre de Brest! Ils s'enfuient dès que je m'approche d'eux!...
Ah! ça...Je...Je n'ai pas la berlue!...Quels sont ces individus?... Mille sabords! ce sont les Indiens qui avaient enlevé Zorrino!
Les voilà!...Ils ont sans doute été surpris par une avalanche: ils ne sont plus que deux.
Tant mieux! Nous n'en règlerons que plus facilement leur compte!
Au large, canailles!... Au large, flibustiers!...
Eh bien, qu'est-ce qui lui prend?...
HERGÉ
(Tous droits réservés.)
(A suivre.)




**OU SE FABRIQUENT ACTUELLEMENT LES POSTES RECEPTEURS - EMETTEURS RADIO LES PLUS MODERNES...........**

... et comment HALLICRAFTERS, en voulant servir la cause des amateurs américains, créa l'une des armes les plus utiles pendant la guerre.

Mais tout ceci est une histoire... une longue histoire qui remonte aux environs de 1930.

L'Amérique traversait à cette époque une crise économique très grave et l'industrie de la radio, toute jeune encore, se trouvait à la veille d'un désastre.

C'est à ce moment que Bill Halligan décida de ne pas se laisser mener par les évènements et mit une de ses vieilles idées à exécution : fabriquer pièce par pièce, et avec un soin tout particulier, des appareils spéciaux pour les amateurs.

C'était une gageure car, à ce moment-là, aucun amateur digne de ce nom ne voulait entendre parler d'acheter un appareil tout fait, considérant, à priori, la fabrication industrielle comme détestable.

Bravant cette opinion, Bill Halligan mit sur le marché ses premiers récepteurs HALLICRAFTERS, si bien conçus et exécutés avec tant de soins, que non seulement les amateurs du monde entier, mais encore les administrations publiques d'une trentaine de pays étrangers, devinrent ses clients.

Mais tout cela n'était qu'un début, car le rêve de Bill était de pouvoir offrir aux amateurs, à un prix raisonnable, un poste émetteur de grande puissance.

Il fit part de son idée à l'un de ses ingénieurs qui, en compagnie d'une série de techniciens, passa des mois à dessiner et redessiner des plans, à monter et démonter des appareils allant de simplification en simplification jusqu'à créer un appareil puissant et solide, mais quatre fois moins grand et moins lourd que ce qui existait auparavant.

Le « HALLICRAFTERS HT-4 » était né et sa carrière s'annonçait belle...

Non seulement elle fut belle mais aussi glorieuse, et nous vous raconterons à l'occasion les magnifiques aventures du HALLICRAFTERS HT-4 sur les champs de bataille.

La guerre finie, HALLICRAFTERS, plus que jamais, travaille pour les amateurs du monde entier. Il travaille aussi pour vous, juniors de cette grande famille, puisqu'il a créé le merveilleux petit récepteur S-38.

Imaginez un appareil léger et peu encombrant, conçu et réalisé par ces mêmes ingénieurs qui ont équipé l'armée, l'aviation et la marine américaines, un petit appareil qui, loin d'être une boîte à musique, réunit toutes les caractéristiques de ces merveilleux récepteurs « traffic » HALLICRAFTERS qui font la fierté des vieux amateurs.

C'est le fameux S-38 que les Usines HALLICRAFTERS vous offrent aujourd'hui, à un prix raisonnable, afin de permettre aux jeunes, comme jadis aux anciens, de se « mettre en réseau » avec le monde entier.

★

**Ecrivez, aujourd'hui même, aux Usines Gustave STAAR, S. A., 566, chaussée de Waterloo, à Bruxelles, qui vous adresseront bien volontiers une documentation illustrée sur cet appareil qui est construit pour vous plaire.**

**Ci-contre un dessin représentant les gigantesques usines HALLICRAFTERS à CHICAGO (U.S.A.)**

# *notre* GRAND CONCOURS *géographique*

Sous les auspices du Syndicat d'initiative de Chimay-Virelles

# 20.000 FRS. DE PRIX!...

Où que tu sois, à la mer, à la campagne ou même à l'étranger, participe à notre Grand Concours Géographique !

Tu te divertiras en t'instruisant. Et tu gagneras peut-être l'un des magnifiques prix dont il est doté.

N. B. — Des délais spéciaux sont prévus pour tous les concurrents habitant l'étranger.

Un coup de malchance imprévisible nous a empêché, le 15 août dernier, d'organiser notre Concours de Petite Navigation sur le lac de Virelles. Qu'à cela ne tienne, les amis ! Nous vous offrons aujourd'hui, en compensation, un Grand Concours Géographique auquel vous participerez certainement fort nombreux, avec l'enthousiasme qui caractérise tous les amis de Tintin.

REMARQUE IMPORTANTE. — Notre Concours Géographique comporte deux épreuves (la seconde paraissant le jeudi 2 octobre, dans le n° 40 de "Tintin"). Les réponses aux deux épreuves devront nous parvenir ensemble sous la même enveloppe.

## PREMIÈRE ÉPREUVE

(La seconde épreuve paraîtra la semaine prochaine.)

### QUESTIONS.

1. Le dessin que vous avez sous les yeux représente le lac de Virelles. Il contient dix anomalies; énumérez-les.
2. Dans quelle province de Belgique est situé Virelles ?
3. A quelle distance, en kilomètres, se trouve Virelles de Chimay ?
4. Quelle est la surface en hectares du lac de Virelles ?
5. La profondeur moyenne du lac de Virelles est-elle :
   a) inférieure à 1 mètre ?
   b) comprise entre 1 m. et 2 m. ?
   c) supérieure à 2 m. ?

Il sera attribué 10 points par réponse exacte, soit un total de 50 pts.

En outre, afin de départager les concurrents ayant obtenu le même nombre de points, il est prévu 50 pts supplémentaires pour la présentation des réponses (propreté, originalité, orthographe).

### REGLEMENT.

Comme indiqué ci-dessus, les réponses aux deux épreuves (celle de ce numéro ainsi que celle qui paraîtra jeudi prochain, 2 octobre) devront parvenir ensemble sous la même enveloppe au Bureau du Journal, au plus tard le **mercredi 15 octobre 1947 à minuit.** Les concurrents mentionneront sur leur envoi leurs nom, prénom et adresse complète en **caractères d'imprimerie.**

Ils adresseront leurs solutions à :

TINTIN
Grand Concours Géographique
BRUXELLES

### ATTENTION.

Nous les prions instamment de n'aborder dans leur réponse que le sujet même du concours.

### PRIX.

Notre grand concours géographique est doté de prix nombreux et magnifiques. Jugez-en :

1er et 2e prix : **Bicyclettes « Ajax »;**
3e prix : Un splendide **écrin « Bermond »** (stylo plume or et porte-mine);
4e et 5e prix : **Ballons de football;**
6e et 7e prix : **Appareils photographiques « Rigibox »;**
8e et 9e prix : **Voiliers « Clyde »;**
10e au 17e prix : **Stylos à billes;**
18e au 20e prix : **Baptêmes de l'air;**
21e et 22e prix : **Moteurs électriques pour petits bateaux;**
23e au 27e prix : **Abonnements d'un an à « Tintin »;**
28e au 37e prix : **Abonnements de six mois à « Tintin »;**
38e au 50e prix : **Albums « Tintin »** au choix;
51e au 70e prix : **Abonnements de trois mois à « Tintin »;**
71e au 100e prix : **Jeux divers.**




### RAPPELEZ-VOUS !

1. **Le classement des concurrents se fera sur les deux épveuves du concours. Attendez donc la parution de la seconde épreuve (2 octobre) pour nous envoyer vos réponses.**
2. **Vos lettres ou vos cartes devront être adressées à : TINTIN (Grand Concours Géographique)-Bruxelles.**
3. **Soignez votre écriture, soyez clairs, concis et... perspicaces, c'est votre intérêt.**

**Et maintenant, les amis, au travail et BONNE CHANCE!**

# CEUX QUI FONT




# JOURNAL







**HERGE** A tout seigneur, tout honneur... Se passionne exclusivement pour les exploits de Tintin et de Milou, auxquels il croit dur comme fer. Comme le capitaine Haddock, ne refuse jamais un bon whisky, à la condition expresse qu'on ait oublié d'y ajouter de l'eau. Son sport favori : l'élevage du chat siamois. Sa devise : « Toujours à mieux ».

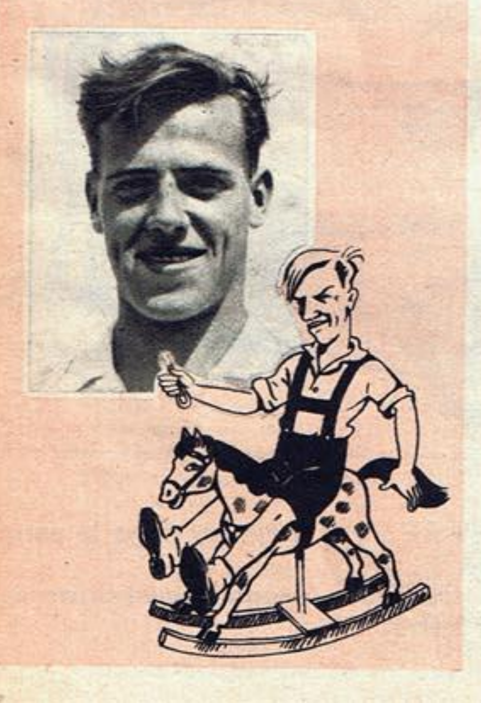
Personnage en apparence pacifique, extériorise ses **JACOBS** instincts profonds dans « Le Secret de l'Espadon », véritable concerto pour mitraillette. Toujours en retard pour la livraison de ses dessins, a rendu neurasthénique le rédac-chef. Son sport favori : la pâtisserie. Sa devise : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ».



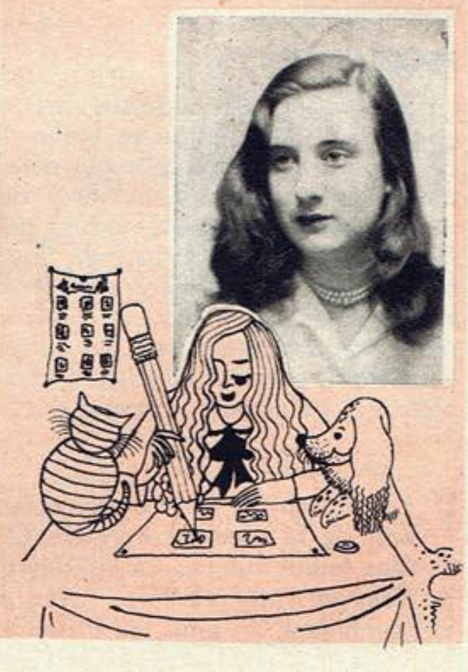


**LE RALLIC** A failli naître centaure. Ne peut dessiner qu'en tenue d'équitation. Certains prétendent même qu'il dessine à cheval, mais ce doit être une plaisanterie. En bon Français, il adore le vin, tient le crayon de la main droite et trinque de la main gauche. Son sport favori : le lasso. Sa devise : « Fais ce que doit, advienne que pourra ».

Vaillant chevalier du Moyen Age, né par erreur **LAUDY** au vingtième siècle. Endosse, chaque jour, une des trois cent soixante-cinq armures différentes qui constituent sa collection, sans compter celle qu'il tient en réserve pour les années bissextiles. Son sport favori : la cornemuse. Sa devise : « Pas un jour sans une ligne ».



**CUVELIER** Le benjamin de l'équipe. Dessine depuis le jour de sa naissance et espère ne jamais s'arrêter. Se préoccuperait vivement de l'utilisation de ses loisirs, s'il en avait. Son sport favori : le dressage des fauves. Estime que les voyages forment la jeunesse (voir Corentin Feldoé). Sa devise : « Aide-toi, le ciel t'aidera ».



Ce n'est pas la première fois que **TONET TIMMERMANS** « Tintin » publie le portrait de Tonet. En effet, on le trouve déjà sur la couverture du n° 28. N'est-elle pas charmante ? Elle aime les princes, les fées, les gnomes, les fleurs et les animaux. Sa distraction préférée : dessiner, et rêver au soleil (peut-être aussi au clair de lune !). Elle n'est pas bavarde; sa devise est : « ... Chut ! »

# GRAND CONCOURS du... le coin des timbrés

A l'occasion de ce numéro spécial, le coin des timbrés ne pouvait pas manquer, lui non plus, de raffiner un peu sur l'ordinaire. C'est pourquoi il vous offre aujourd'hui, mes amis, un grand concours philatélique, auquel nous en sommes sûrs, vous ne manquerez pas de participer très nombreux.

**QUESTIONS**

1). *Quel est le pays qui a émis le premier timbre-poste, et quand ?*

2). *Quel est l'état africain qui a émis les timbres à l'effigie de Lord Baden Powell ?*

3). *Quel est le pays étranger qui a émis les timbres à l'effigie du roi Albert ?*

4). *Qui était le mari de la Reine Victoria ? Citez un pays où il figure sur un timbre.*

5). *Donnez une liste des timbres émis en faveur du scoutisme.*

6). *Quel est le pays qui a émis le plus de timbres-poste ?*

Les réponses à ces six questions devront se baser sur le catalogue Yvert 1947.

**REGLEMENT**

Les réponses au concours philatélique devront nous parvenir le jeudi 9 octobre au plus tard. Les concurrents auront soin d'adresser leur carte ou leur lettre à :

TINTIN
(Concours Philatélique)
BRUXELLES.

Ils mentionneront sur leur envoi, leurs nom, prénom et adresse complète en caractères d'imprimerie.

**PRIX**

*1r Prix :* Une série complète des « 75 centimes » émis à l'occasion de l'anniversaire de l'émission du premier timbre-poste en Belgique n° 221-223 (valeur 500 Frs.)

*2me Prix :* La série du 75me anniversaire de la Croix-Rouge de Belgique (valeur 300 Frs.)

*3me Prix et suivants :* de fort belles séries philatéliques d'une valeur variant entre 150 et 50Frs.

**EN TOUT, POUR 2.000 FRS. DE PRIX !**

# MELI-MELO

## LE SAVIEZ-VOUS ?

LE SECRET DES ILES FIDJI.

DEPUIS plusieurs siècles une grande cérémonie se déroule chaque année aux îles Fidji, durant laquelle les indigènes dansent, pieds nus, sur des pierres chauffées à blanc.

Comment ne se brûlent-ils pas, me demanderez-vous ? L'explication est simple. Les pierres dont les Fidjiens recouvrent les brindilles incandescentes sur lesquelles ils dansent, sont d'origine volcanique. Leur substance est si poreuse que, même chauffée à blanc, elle est incapable de retenir la chaleur. D'ailleurs, en guise de précaution supplémentaire, les indigènes parsèment ces pierres de feuilles d'arbres qui protègent leur épiderme délicat tout en provoquant une fumée aussi épaisse qu'impressionnante...



O. K.

L'ORIGINE de cette exclamation intraduisible par laquelle un bon Américain signifie que tout va bien, qu'il est d'accord, etc..., intrigue depuis longtemps les curieux. On propose aujourd'hui... trois explications. D'après la première, O. K. viendrait d'un dialecte indien où « Okeh » veut dire : c'est ainsi et pas autrement... La seconde fait remonter l'expression à la guerre des Boers. Pour annoncer qu'il n'y avait point de tués, on disait alors: « O Killed », ce qui, par abréviation, fait O. K. La troisième, enfin, reconnaît dans O. K. une déformation de : « All Krite » qui, en vieil anglais, précéda « All right ». Laquelle de ces trois origines vous séduit le plus ?

★

SAUVE PAR UNE VIRGULE.

MARIA FEODOREVNA tomba un jour sur un ordre écrit de la main de son époux, le Tsar Alexandre III.

« Pardon impossible, disait ce document, expédier Sibérie ».

L'impératrice, qui avait le cœur compatissant, changea complètement le sens du message en déplaçant la virgule, de manière qu'on y lût : « Pardon, impossible expédier Sibérie ». C'est ainsi que par un hasard extraordinaire un condamné politique ne connut pas les affres de la déportation.

★

## Nos petits problèmes

EST-CE VRAI, EST-CE FAUX ?

DES huit propositions ci-après, pouvez-vous déterminer celles qui affirment un fait historiquement ou scientifiquement vrai ? Attention ! ne tranchez pas sans réfléchir ! Prenez la peine de consulter un dictionnaire en cas de doute. Ce n'est qu'ainsi que des petits exercices de ce genre vous seront profitables tout en vous amusant.

1. Thomas Edison est l'inventeur du cinéma.
2. La lune est à demi recouverte d'eau ?
3. La ville de Montréal est bâtie sur une île.
4. Il y a beaucoup de cactus au Sahara.
5. Marie, Reine d'Ecosse, fut surnommée Marie la Sanglante.
6. La statue de la victoire de Samothrace n'a pas de tête.
7. « Esquimau » est un mot indien qui signifie : mangeur de viande crue.
8. L'endroit où fut érigé Washington fut choisi par Georges Washington lui-même.

**PROBLEMES DU N° 38**
**(Solutions)**

MOYENNE DE VITESSE.

LA question est un non-sens. En effet, pour parcourir les deux flancs de la colline à une moyenne horaire de 15 kms. Pierre devrait effectuer la descente en 0 minute 0 seconde.

**MOTS CROISES (solution)**

*HORIZ. :* 1. Massacrer. — 2. Oreilles. — 3. Ne. - Lin. — 4. Italienne. — 5. Te. - Enée. — 6. Ab. - Fa. — 7. Ilmen. - Clé. — 8. Cuisinier. — 9. Essieu. - Se.

*VERTIC. :* 1. Monitrice — 2. Arête. - Lus. — 3. Se. - Amis. — 4. Si. - Besi. — 5. Allie. - Nie. — 6. Client. - Nu. — 7. Renne. - Ci. — 8. Es. - Nefles. — 9. Re. - Aere.



# TEDDY BILL

## DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC

18

— IL A DU ARRIVER MALHEUR A TEDDY BILL ! SON CHEVAL EST RENTRE SEUL.

— ALERTONS LES RANCHES ET PARTONS CORRIGER CES SAUVAGES !




— DU CALME, BOYS !... JE VOUS FELICITE DE VOTRE COURAGE... C'EST MOI QUI PRENDRAI LA TETE DE VOTRE EXPEDITION !



OLIVIA HARCELE SON PERE POUR SUIVRE LA COLONNE DE SECOURS. LE GOUVERNEUR FINIT PAR ACCEPTER.

— JE VOUS DEMANDE DE ME DONNER LE CHEVAL DE TEDDY.



— MONTEZ TOUJOURS PLUS HAUT, A LA RECHERCHE D'UNE POSITION FACILE A DEFENDRE. DE MON COTE, JE VAIS ESSAYER DE LES ENTRAINER SUR UNE FAUSSE PISTE... ALLEZ, ET BONNE CHANCE !



UN ECLAIREUR INDIEN DECOUVRE LA PISTE DE TEDDY QUI S'ECARTE DE CELLE DE LA TROUPE, IL LANCE AUSSITOT LE CRI DU COYOTE POUR AVERTIR SES COMPAGNONS.



— ÇA Y EST, JE CROIS QUE MON PLAN A REUSSI. ILS VONT SE LANCER A MES TROUSSES... AMUSONS-LES !



SOUDAIN, SON CHEVAL MARCHE SUR LA QUEUE D'UN SERPENT QUI S'ENROULE AUTOUR DE SA JAMBE ET LE MORD A L'EPAULE. L'ANIMAL POUSSE UN HENNISSEMENT DE DOULEUR...



ET, BLESSE A MORT, UTILISE SES DERNIERES FORCES POUR SE JETER DANS UN LAC SITUE EN CONTRE-BAS. BILL N'A QUE LE TEMPS DE SAUTER A TERRE AVANT QUE SA MONTURE NE DISPARAISSE DANS LES FLOTS.



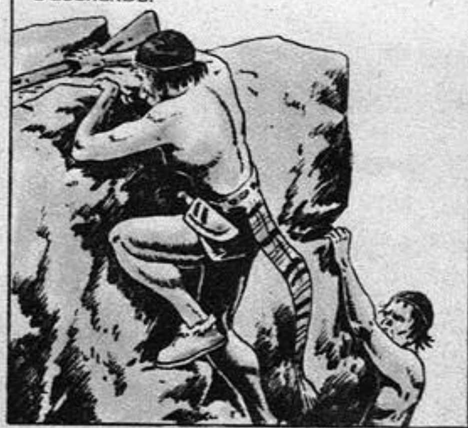
POUR EVITER LES INDIENS QUI LUI DONNENT LA CHASSE, TEDDY ESCALADE UNE PAROI ABRUPTE. IL ARRIVE EN HAUT AU MOMENT OU DES BALLES ET DES FLECHES SIFFLENT AUTOUR DE LUI.



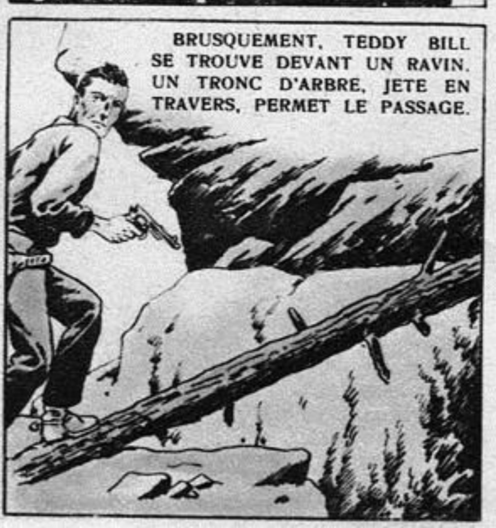

— INUTILE DE MOISIR DANS CES PARAGES !



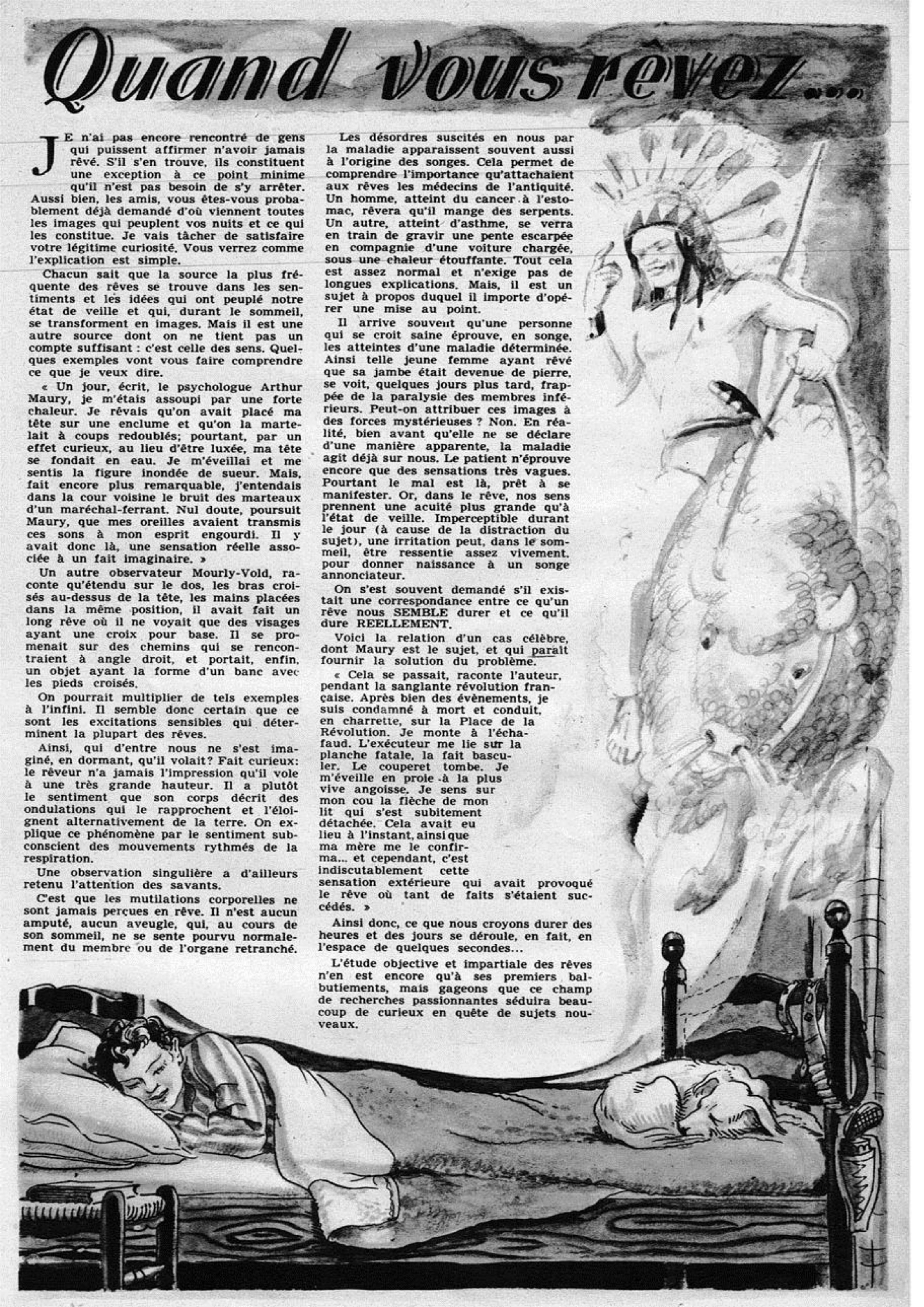

LES PEAUX-ROUGES ONT MIS PIED A TERRE ET ENTREPRENNENT A LEUR TOUR L'ESCALADE.



BRUSQUEMENT, TEDDY BILL SE TROUVE DEVANT UN RAVIN. UN TRONC D'ARBRE, JETE EN TRAVERS, PERMET LE PASSAGE.



# Quand vous rêvez...



JE n'ai pas encore rencontré de gens qui puissent affirmer n'avoir jamais rêvé. S'il s'en trouve, ils constituent une exception à ce point minime qu'il n'est pas besoin de s'y arrêter. Aussi bien, les amis, vous êtes-vous probablement déjà demandé d'où viennent toutes les images qui peuplent vos nuits et ce qui les constitue. Je vais tâcher de satisfaire votre légitime curiosité. Vous verrez comme l'explication est simple.

Chacun sait que la source la plus fréquente des rêves se trouve dans les sentiments et les idées qui ont peuplé notre état de veille et qui, durant le sommeil, se transforment en images. Mais il est une autre source dont on ne tient pas un compte suffisant : c'est celle des sens. Quelques exemples vont vous faire comprendre ce que je veux dire.

« Un jour, écrit, le psychologue Arthur Maury, je m'étais assoupi par une forte chaleur. Je rêvais qu'on avait placé ma tête sur une enclume et qu'on la martelait à coups redoublés; pourtant, par un effet curieux, au lieu d'être luxée, ma tête se fondait en eau. Je m'éveillai et me sentis la figure inondée de sueur. Mais, fait encore plus remarquable, j'entendais dans la cour voisine le bruit des marteaux d'un maréchal-ferrant. Nul doute, poursuit Maury, que mes oreilles avaient transmis ces sons à mon esprit engourdi. Il y avait donc là, une sensation réelle associée à un fait imaginaire. »

Un autre observateur Mourly-Vold, raconte qu'étendu sur le dos, les bras croisés au-dessus de la tête, les mains placées dans la même position, il avait fait un long rêve où il ne voyait que des visages ayant une croix pour base. Il se promenait sur des chemins qui se rencontraient à angle droit, et portait, enfin, un objet ayant la forme d'un banc avec les pieds croisés.

On pourrait multiplier de tels exemples à l'infini. Il semble donc certain que ce sont les excitations sensibles qui déterminent la plupart des rêves.

Ainsi, qui d'entre nous ne s'est imaginé, en dormant, qu'il volait? Fait curieux: le rêveur n'a jamais l'impression qu'il vole à une très grande hauteur. Il a plutôt le sentiment que son corps décrit des ondulations qui le rapprochent et l'éloignent alternativement de la terre. On explique ce phénomène par le sentiment subconscient des mouvements rythmés de la respiration.

Une observation singulière a d'ailleurs retenu l'attention des savants.

C'est que les mutilations corporelles ne sont jamais perçues en rêve. Il n'est aucun amputé, aucun aveugle, qui, au cours de son sommeil, ne se sente pourvu normalement du membre ou de l'organe retranché.

Les désordres suscités en nous par la maladie apparaissent souvent aussi à l'origine des songes. Cela permet de comprendre l'importance qu'attachaient aux rêves les médecins de l'antiquité. Un homme, atteint du cancer à l'estomac, rêvera qu'il mange des serpents. Un autre, atteint d'asthme, se verra en train de gravir une pente escarpée en compagnie d'une voiture chargée, sous une chaleur étouffante. Tout cela est assez normal et n'exige pas de longues explications. Mais, il est un sujet à propos duquel il importe d'opérer une mise au point.

Il arrive souvent qu'une personne qui se croit saine éprouve, en songe, les atteintes d'une maladie déterminée. Ainsi telle jeune femme ayant rêvé que sa jambe était devenue de pierre, se voit, quelques jours plus tard, frappée de la paralysie des membres inférieurs. Peut-on attribuer ces images à des forces mystérieuses ? Non. En réalité, bien avant qu'elle ne se déclare d'une manière apparente, la maladie agit déjà sur nous. Le patient n'éprouve encore que des sensations très vagues. Pourtant le mal est là, prêt à se manifester. Or, dans le rêve, nos sens prennent une acuité plus grande qu'à l'état de veille. Imperceptible durant le jour (à cause de la distraction du sujet), une irritation peut, dans le sommeil, être ressentie assez vivement, pour donner naissance à un songe annonciateur.

On s'est souvent demandé s'il existait une correspondance entre ce qu'un rêve nous SEMBLE durer et ce qu'il dure REELLEMENT.

Voici la relation d'un cas célèbre, dont Maury est le sujet, et qui paraît fournir la solution du problème.

« Cela se passait, raconte l'auteur, pendant la sanglante révolution française. Après bien des évènements, je suis condamné à mort et conduit, en charrette, sur la Place de la Révolution. Je monte à l'échafaud. L'exécuteur me lie sur la planche fatale, la fait basculer. Le couperet tombe. Je m'éveille en proie à la plus vive angoisse. Je sens sur mon cou la flèche de mon lit qui s'est subitement détachée. Cela avait eu lieu à l'instant, ainsi que ma mère me le confirma... et cependant, c'est indiscutablement cette sensation extérieure qui avait provoqué le rêve où tant de faits s'étaient succédés. »

Ainsi donc, ce que nous croyons durer des heures et des jours se déroule, en fait, en l'espace de quelques secondes...

L'étude objective et impartiale des rêves n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements, mais gageons que ce champ de recherches passionnantes séduira beaucoup de curieux en quête de sujets nouveaux.

# QUATRE AVENTURES

## L'ESCARPOLETTE





















## LE DIABOLO

































# DE QUICK ET FLUPKE

## CHEZ L'OPTICIEN


































## LA PÊCHE A LA LIGNE

























# Bataillon du Ciel

**Nous ne vous parlons pas souvent du cinéma, dans Tintin. Mais les films vraiment bons, vraiment remarquables sont si rares, les amis ! Heureusement, il se trouve, de temps en temps, l'une ou l'autre brillante exception. BATAILLON DU CIEL en est une.**

**C'est l'histoire mouvementée, héroïque, VRAIE, d'une poignée de parachutistes français qui, après s'être rendus célèbres en Crête, en Lybie, en Tunisie, après avoir subi en Grande-Bretagne un entraînement minutieux et sévère, furent, à l'aube magnifique du 6 juin 1944, envoyés sur la terre de France.**



LES voici qui touchent le sol de Bretagne, bien à l'arrière des lignes alliées, suspendus aux « blanches fleurs nocturnes de leur parachute »...

Leur mission est précise : il faut désorganiser les communications ennemies, saboter les ouvrages militaires, lutter à un contre cent et tenir coûte que coûte jusqu'à l'arrivée des blindés américains.

Ils font tout ce qu'on attend d'eux, simplement, noblement...

Harcelés par ces adversaires toujours présents et toujours invisibles, les troupes allemandes prennent des mesures énergiques, brutales.

En vain.

Et l'on assiste bientôt à un spectacle ahurissant : celui d'une garnison de 60.000 hommes qui se trouve contrainte de s'enfermer dans les ports et les villes pour se protéger contre les entreprises de... 400 Français.

D'où viennent-ils ces héros? Qui sont-ils?... Peu importent leur identité, leur ancien métier. Ce sont des Français réunis, mêlés, confondus, animés d'un même farouche idéal : combattre à nouveau sur le sol de France. De leur groupe, émerge la mâle et grande figure du capitaine Férane, ce chef à l'âme d'airain qui dissimule obstinément son mauvais état de santé à son entourage afin de pouvoir mener, à la tête de ses hommes, la lutte qui libérera la patrie...



Que de minutes émouvantes l'on vit en voyant « BATAILLON DU CIEL »! Il est impossible de parler des meilleures scènes, car il faudrait les rappeler toutes. Notamment, le parachutage en masse (hommes, munitions, vivres, matériel... jusqu'à des jeeps entières), dans la lumière mauve du petit jour, qui constitue l'un des tableaux les plus grandioses que le cinéma ait jamais réalisés. Et que dire des combats incessants, meurtriers, que livrent les hommes de Férane aux forces occupantes !... Images viriles, exaltantes qui insufflent dans les cœurs une vivifiante bouffée d'air pur !...

« BATAILLON DU CIEL » commencera sa carrière sur de nombreux écrans de Belgique au début du mois d'octobre prochain. Tous les amis de Tintin voudront le voir, car ce film ne constitue pas seulement un chef d'œuvre cinématographique, il est aussi une passionnante et merveilleuse leçon d'héroïsme.





UN CONTE POUR LES AMIES DE TINTIN

# La fille qui marcha sur le pain.

ADAPTÉ D'ANDERSEN

INGER était une enfant pauvre, fière et orgueilleuse. Il y avait en elle une mauvaise graine, comme on dit. En grandissant, elle devint pire encore, mais elle était jolie, et ce fut son malheur, sans quoi elle aurait été giflée autrement qu'elle ne le fut.

Elle s'en alla en service à la campagne, chez des gens distingués qui la traitèrent comme si elle eut été leur propre enfant, et elle fut habillée en conséquence. Elle avait bel air, et son orgueil s'accrut.

Une demi-année passa.

— Tu devrais aller voir tes vieux parents, petite Inger ! lui dit, un jour sa patronne. Voilà un gros pain de froment que tu peux leur porter; cela leur fera plaisir de te voir !

Et Inger mit ce qu'elle avait de mieux. À l'endroit où le sentier traverse un terrain marécageux, comme il y avait de l'eau et de la boue sur un long parcours, elle jeta le pain dans la boue pour marcher dessus et passer, les souliers secs; mais au moment où elle avait un pied sur le pain et levait l'autre, le pain s'enfonça de plus en plus profondément avec elle. Il n'y eut bientôt plus de visible qu'un étang noir couvert de bulles.

C'est ainsi que la petite Inger arriva en enfer.

C'était une antichambre qui n'en finissait plus; on avait le vertige en regardant devant soi, et le vertige en regardant en arrière; et une troupe d'affamés était là, debout, attendant que s'ouvrît la porte de la grâce; ils pouvaient attendre longtemps !

De grosses araignées tissaient, en clopinant, la toile millénaire sur leurs pieds. Et il y avait, dans chaque âme, une inquiétude éternelle, une inquiétude torturante. Inutile d'énoncer la longue série de tous les tourments et supplices que l'on éprouvait là. Inger les ressentit cruellement à rester là en statue; elle était comme agrippée, en bas, par le pain.

— Si ça dure longtemps, je ne pourrai l'endurer, dit-elle.

Mais elle dut l'endurer et cela continua et persévéra longtemps.

Puis une larme brûlante lui tomba sur la tête; elle lui coula sur le visage et la poitrine et descendit jusqu'au pain; une larme encore tomba, et il en tomba beaucoup. Qui pleurait sur la petite Inger ? Mais n'avait-elle pas une mère là-haut, sur la terre ?

— Quelle peine tu as causée à ta maman, Inger ! disait sa mère.

— Puissé-je n'être jamais née ! pensait alors Inger, cela aurait bien mieux valu pour moi !

Et son cœur était irrité et hostile à tout le monde.

Des années passèrent.

Un jour, pourtant, comme la rancune de la faim la rongeait, elle entendit prononcer son nom et raconter son histoire à une enfant innocente, une petite fille, et elle perçut que la petite fondait en larmes au récit du malheur de « l'orgueilleuse Inger avide de parure ».

Et ces larmes parvinrent jusqu'au cœur d'Inger; elles lui firent du bien. C'était la première fois qu'on la plaignait sans rien ajouter du tout sur ses défauts; une petite enfant innocente pleurait et priait pour elle, et Inger en fut toute saisie; elle aurait volontiers pleuré elle-même, mais elle ne pouvait pas pleurer, et cela, aussi, était une souffrance.

A mesure que les années passèrent là-haut, en bas, il n'y avait pas de changement. Un jour, elle perçut un soupir.

— Inger ! Inger ! Que tu m'as fait de la peine !

C'était sa mère qui mourait.

Et, de nouveau, le temps passa, long et amer.

Puis Inger entendit encore prononcer son nom et vit au-dessus d'elle comme deux étoiles brillantes; c'étaient deux yeux bons qui se fermaient sur terre. Tant d'années s'étaient écoulées depuis le temps où la petite fille désolée avait pleuré sur « la pauvre Inger », que l'enfant était devenue une vieille femme et que Notre-Seigneur l'avait rappelée à lui. Les yeux de la vieille femme se fermèrent et les yeux de son âme s'ouvrirent sur le monde caché; parce qu'Inger avait été si vivante dans ses dernières pensées, la pieuse femme la vit, vit combien bas elle avait été entraînée et, à cette vue, fondit en larmes.

Sentant cela, Inger s'affligea profondément sur elle-même. Au moment où elle entrait enfin en contrition, un rayon descendit, éclairant jusqu'au gouffre de l'abîme. Ce rayon arrivait avec plus de force que le rayon de soleil qui dégèle les bonshommes de neige. La figure pétrifiée d'Inger s'évapora, et un petit oiseau s'élança en zigzag, vers le monde des hommes.

C'était l'hiver. Les eaux étaient gelées profondément, les animaux de la forêt avaient grand'peine à se nourrir.

Le petit oiseau qui s'était envolé des enfers suivit les traces des traîneaux, chercha, et aussi dénicha, un grain çà et là; aux relais, il trouva quelques miettes de pain dont il ne mangea qu'une, et il appela tous les autres moineaux affamés qui purent trouver là leur nourriture. Il s'envola vers la ville et épia de tous côtés; aux fenêtres où une main amie avait répandu du pain pour les oiseaux, il ne mangea lui-même qu'une miette et donna tout aux autres.

A la fin de l'hiver, l'oiseau avait ramassé et donné tant de miettes de pain que leur total devait peser autant que le pain sur lequel la petite Inger avait marché pour ne pas salir ses souliers, et lorsque la dernière miette fut trouvée et donnée, les ailes grises de l'oiseau devinrent blanches et se déployèrent.

— Voilà une hirondelle de mer qui s'envole sur l'eau ! dirent les enfants qui virent l'oiseau blanc.

Tantôt il plongeait, tantôt il montait dans la lumière du soleil; il brilla, puis on ne put plus voir ce qu'il était devenu; les enfants dirent qu'il avait volé dans le soleil même.

# LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)




























(A suivre.)







# LE MYSTÈRE DU COLLIER

(TEXTE ET ILLUSTRATIONS DE JEAN GAUTHIER.)















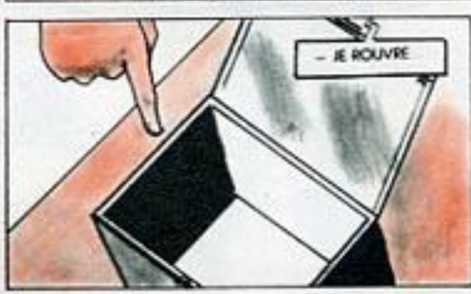


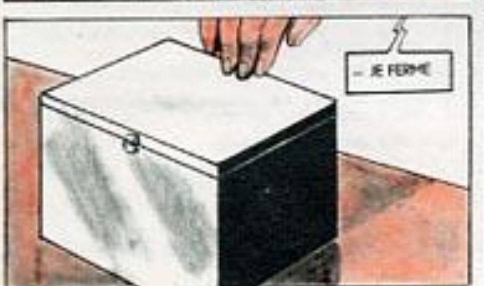

















(Suite et fin dans le supplément du n° 41.)